**Fouad Laroui, *Une année chez les Français* et Alain
Mabanckou, *Demain, j'aurai vingt ans***

Élisabeth Lesne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/904>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.904

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 180-181

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Élisabeth Lesne, « Fouad Laroui, *Une année chez les Français* et Alain Mabanckou, *Demain, j'aurai vingt ans* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1288 | 2010, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/904> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.904>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Fouad Laroui, *Une année chez les Français* et Alain Mabanckou, *Demain, j'aurai vingt ans*

Élisabeth Lesne

RÉFÉRENCE

Fouad Laroui, *Une année chez les Français*, Paris, Julliard, 2010, 19 €

Alain Mabanckou, *Demain, j'aurai vingt ans*, Paris, Gallimard, 2010, 21 €

- 1 Nostalgie ? Retour aux sources ? Deux romans de la rentrée littéraire, *Une année chez les Français* de Fouad Laroui et *Demain, j'aurai vingt ans* d'Alain Mabanckou, racontent avec humour une année de la vie d'un gamin de 10-11 ans, l'un au Maroc en 1969, l'autre au Congo-Brazzaville en 1979. Deux jeunes garçons qui ont bien des points communs avec les auteurs. En particulier, une grande passion pour la langue française.
- 2 Dans *Une année chez les Français*, dès que le petit Mehdi Khatib se présente au lycée Lyautey de Casablanca avec deux dindons, on comprend qu'il vient d'une autre planète : de Béni-Mellal, dans le moyen Atlas, où son instituteur lui a obtenu une bourse pour qu'il fasse sa sixième. En juillet 1969, les Américains ont marché sur la Lune, en septembre de la même année Mehdi atterrit chez les *n'sara* – chez les Français.
- 3 Pas de trousseau, pas même de pyjama pour cet interne arrivé le premier. Mais ce “lutin” va affronter tous les mots inconnus et toutes les épreuves embarrassantes en naviguant à vue, et surtout en opposant un grand silence rempli de questions informulées et d'images farfelues tirées de ses lectures. Jamais de pathos dans ce récit, mais plein de situations burlesques¹.
- 4 Quelle langue Mehdi parle-t-il ? “Il parlait français à l'école mais aussi à la maison, avec son frère et sa sœur – et ça s'arrêtait là, car il ne jouait jamais dehors, avec les enfants du quartier. Avec son père et sa mère, un *modus vivendi* insolite s'était établi : on lui parlait le plus souvent en dialectal – il s'agissait de quelques phrases, toujours les mêmes : ‘Mange ! Va te laver les

mains ! Il est temps de dormir !... et il répondait dans le français de la Comtesse.” La comtesse de Ségur, bien sûr, dont il connaît par cœur des passages entiers.

- 5 Il va étonner tout le monde “*ce boursier méritant*”. D’abord, la lingère qui l’affuble d’un pyjama rose, ensuite les surveillants : l’éruçant Morel qu’il surnomme “Fatima” (voilà ce que c’est de répondre que la femme du boulanger – de Pagnol – devait s’appeler Fatima), le grandiloquent Dumont qui ne parle qu’en citations, le communiste Régnier qui le traite de prolétaire parce qu’il est le seul à rester à l’internat le week-end (“*c’est quoi un pro-lait-terre ?*” se demande Mehdi),
- 6 Enfin ses professeurs et ses condisciples. En classe, aux aguets, il décrypte et il cartonne. Même en rédaction, il obtient la meilleure note, quand il arrive à caser ses expressions préférées piochées dans les livres pour raconter des vacances qu’il n’a jamais vécues. Ses camarades le charrient bien de temps en temps, mais jamais avec méchanceté. Lorsqu’un pion le surprend avec un recueil de fables de La Fontaine dans son lit et le soupçonne de ne pas avoir fait son travail à temps, un de ses camarades, fils d’un Marocain riche, le défend : “*Vous en faites pas, m’sieur, Khatib, il est fêlé, il lit tout le temps, il est bien cap’ d’apprendre des fables juste comme ça. Il est fada, j’veux dis.*” Fouad Laroui précise : “étudier” se dit *yqra* en dialectal et *yqra* signifie également “lire”.
- 7 *Une année chez les Français* est un hymne à l’élitisme républicain à la française – à la fin de la sixième, M. Lombard déclare à Mehdi : “*Tu es sur la voie royale. N’en sors pas ! Terminus : Polytechnique !*” Ce roman prône aussi la tolérance. Passant ses week-ends chez les Berger ou chez son cousin Tayeb, le jeune Marocain comprend “sans restriction” les valeurs de ces deux mondes.
- 8 Alain Mabanckou, dans *Demain, j’aurai vingt ans*, fait un choix périlleux : c’est le “petit Michel” lui-même qui raconte l’année de ses 10 ans à Pointe-Noire, avec le vocabulaire et le style, la naïveté ou la candeur qu’on prête à cet âge.
- 9 Michel vit en famille, choyé par sa mère, “*maman Pauline*”, et son père adoptif, “*papa Roger*”, et il adore son copain Lounès et la belle Caroline. Sa scolarité – il est en dernière année d’école primaire – se déroule en français. “*Fatalité historique oblige*”, selon la belle formule d’Abdelkébir Khatibi², tandis que le Congo-Brazzaville achève sa deuxième décennie d’indépendance dans le culte de “l’immortel Marien Ngouabi”.
- 10 Le plus drôle et le plus intéressant dans ce roman, c’est la formation politique que Michel reçoit sous la houlette du Mouvement national des pionniers et de son oncle René “*communiste et riche*”. L’enfant s’interroge sans cesse sur le monde et les mots : des “*mots bizarres et compliqués comme capital, profit, moyens de production [...]*” qu’il mélange ou déforme : “*Lorsqu’il [son oncle] parle par exemple des condamnés de la Terre, il s’agit en fait des forcés de la faim. Ce sont les capitalistes qui les forcent à la faim pour qu’ils reviennent au travail.*” Et dans les cours de récréation, “*on se traite d’opium du peuple’ et on se bagarre à cause de ça*”.
- 11 Une éducation complétée par un moment sacro-saint dans la famille : “*Le soir, papa Roger se branche sur La Voix de l’Amérique, une radio qui donne les informations en français depuis l’Amérique.*” Alain Mabanckou évoque la manière dont l’actualité peut façonner l’imaginaire d’un jeune Congolais. Grâce à l’interprétation savoureuse de Michel, on revit l’intervention des Vietnamiens au Cambodge pour renverser Pol Pot, la fuite d’Amin Dada (un monstre plus méchant que le dragon, qui mange les gens avec du piment et du sel), la chute du Shah d’Iran, l’affaire des diamants offerts à Giscard d’Estaing par Bokassa.

- 12 La France et surtout le français sont encore présents lorsque Michel s'efforce de comprendre une chanson de Brassens, les titres des romans de San Antonio et les poèmes d'*Une saison en enfer* de Rimbaud : *"Il y a dedans un autre titre que j'aime bien : 'Mauvais sang'. C'est on dirait une façon de parler de chez nous. En lingala, 'mauvais sang' signifie 'makila mabé'. Or quand maman Pauline dit en lingala que quelqu'un a le mauvais sang ça veut dire qu'il est mal né, qu'il n'a pas de chance, qu'il est foutu."* Et que peut bien vouloir dire *"La main à plume vaut la main à charrue"* ?
- 13 Il y a chez Michel, comme chez Alain Mabanckou, une fascination pour la poésie et les langues. L'écrivain s'est souvent expliqué sur son rapport au français : *"Pour moi ça n'a jamais été un conflit entre la langue française et les langues africaines³, tout au plus c'est un avantage que j'en tire et peut-être que m'envieront les écrivains franco-français, puisqu'ils n'ont que le français comme langue, donc un univers linguistique très cloisonné. Ils ne peuvent pas faire de gymnastique [...], donc ils tournent autour de cette norme, la modifient, tournent en bourrique. [...] Tandis que je peux toujours moi de mon côté prendre la langue française, l'africaniser, la 'congoliser', la tourner à ma manière, mettre un peu d'argile rouge, de soleils africains, de la faune, de la flore, ainsi de suite ; c'est une expérience très intéressante⁴."* C'est bien un peu du Congo et d'argile rouge qu'on apprécie dans les images de "petit Michel", même si le ton enfantin plein de trouvailles, sur 400 pages, paraît parfois un peu forcé.
- 14 Quant à Mehdi, il pourrait, comme Fouad Laroui, déclarer avec modestie : *"Je n'oublie jamais que je ne suis qu'invité dans cette langue, ma langue maternelle c'est le marocain dialectal [...]. La langue française me donne la possibilité de réellement jouer avec les mots, les expériences, de faire des références en arrière-plan à des choses lues, appréciées, qui sont toujours en langue française curieusement⁵."*

NOTES

1. On retrouve chez l'auteur le même humour, la même légèreté, quand il parle des "malentendus" qui minent, aux Pays-Bas, les rapports entre musulmans et Hollandais dans *Des Bédouins dans le polder. Histoires tragi-comiques de l'émigration*, Zellige, 2010.

2. Cité par Maïssa Bey dans son introduction à *La Langue française vue de la Méditerranée*, entretiens réalisés par Patrice Martin et Christophe Drevet, Zellige, 2009, p. 8.

3. Pour Mabanckou, le bembé, la langue de sa mère, et les deux langues nationales du Congo, le lingala et le munukutuba. (cf. note n° 4).

4. Cité dans *La Langue française vue de l'Afrique et de l'océan Indien*, Entretiens réalisés par Patrice Martin et Christophe Drevet, Zellige, 2009, pp. 69-70.

5. Cité dans *La Langue française vue de la Méditerranée*, op. cit., p. 107.